

Le parcours d'un intellectuel de gauche

Claude Gauvreau

Les neuf clés de la modernité est le titre d'un petit essai à caractère pédagogique qui vient de paraître après un autre ouvrage de vulgarisation consacré aux *Grands penseurs du monde occidental* publié en 1997. Tous deux représentent un retour aux sources, aux questions philosophiques, pour celui qui, pendant longtemps, était d'abord perçu comme un intellectuel militant, le professeur Jean-Marc Piotte du Département de science politique.

Les années militantes

Dans les années 60 et 70, Jean-Marc Piotte est en effet une des figures importantes de l'intelligentsia de gauche au Québec. En 1963, il participe à la création de la célèbre revue *Parti pris* et s'implique par la suite dans le Mouvement de libération populaire et le Parti socialiste du Québec. Embauché à l'UQAM en 1969, il y fonde et anime, avec d'autres, le SPUQ, premier syndicat de professeurs. Durant les années 70, il poursuit ses activités syndicales dans les rangs de la CSN et collabore à *Chroniques*, une revue d'orientation marxiste. Parallèlement à son engagement militant, J.-M. Piotte mène aussi un travail de réflexion théorique à travers ses livres sur la pensée politique de Gramsci et de Lénine, et de nombreux articles sur le syndicalisme de combat. Puis, au début de la décennie 80, période de désenchantement pour la gauche québécoise, il remet en question de manière radicale sa pratique militante. Sa trajectoire est représentative de celle de plusieurs intellectuels québécois qui se sont engagés dans divers mouvements politiques, sociaux et culturels. Mais contrairement à certains d'entre eux, J.-M. Piotte est demeuré une figure d'opposition.

Le cœur toujours à gauche

Pour J.-M. Piotte, les notions de gauche et de droite ont encore un sens aujourd'hui et lui-même se considère toujours comme un intellectuel de gauche. «Pour moi, être de gauche c'est essayer de voir l'ensemble de la société du point de vue de ceux qui n'ont pas le pouvoir, qu'il soit économique, politique ou culturel. Évidemment, mes analyses et mes objectifs ont changé. Je suis moins radical que

je ne l'étais à 20 ans. Mais mon regard n'a pas fondamentalement changé.» Par exemple, il continue de croire dans les valeurs de liberté et d'égalité qui se sont développées dans la civilisation occidentale depuis le 17^e siècle. «Ces valeurs, dans l'histoire de l'humanité, représentent quelque chose de très limité dans le temps. Même si on peut comprendre que d'autres cultures ne les partagent pas, elles demeurent essentielles à mes yeux. Il ne s'agit pas de les imposer de force, mais de les défendre en pensant que par rapport à ce qui prédominait auparavant elles constituent un progrès pour tout le monde. Quant à l'égalité, non seulement l'égalité devant la loi mais l'égalité sociale, j'y crois toujours. Il faut faire en sorte que les gens aient tous la même possibilité de s'épanouir.»

Juger l'arbre à ses fruits

Pour beaucoup de militants de gauche, les années 80 ont représenté une période de désarroi politique : défaite référendaire, offensive du néolibéralisme, fin des illusions à l'égard du socialisme réel. J.-M. Piotte reconnaît qu'il a vécu difficilement ces années alors qu'il s'éloigne peu à peu du marxisme. «En 1979, je publie *Marxisme et pays socialistes* et cette étude m'amène à remettre en question le marxisme et ses solutions pour transformer la société. Il faut juger l'arbre à ses fruits, dit-on, et c'est ce que j'ai fait. Puis, dans *La communauté perdue*, paru en 1987, j'ai essayé de comprendre le sens des mouvements de libération, sociale et nationale, auxquels j'avais participé dans les années 60-70. J'ai questionné plusieurs militants de cette époque et je me suis rendu compte que ces gens avaient transposé dans leur pratique certaines valeurs théologiques héritées de la tradition chrétienne : l'espérance dans un paradis terrestre, la foi dans l'humanité ou dans une cause et la charité à travers un dévouement total. Toutes ces valeurs étaient en moi. On avait voulu faire *tabula rasa* du catholicisme mais, sans le savoir, on avait conservé plusieurs de ses valeurs que l'on a tenté de recréer dans une communauté militante.»

Le fait aussi que la plupart des régimes social-démocrates, comme la Suède et la France sous Mitterrand, aient adopté des politiques contraires aux idées qu'ils défendaient avant leur



Photo : J.-A. Martin

Jean-Marc Piotte, professeur au Département de science politique.

venue au pouvoir, a constitué un autre choc pour le professeur Piotte. «Avec la mondialisation, j'ai pris conscience que la marge de manœuvre des États pour se doter de politiques progressistes était plutôt limitée. Les problèmes et les solutions se situent de moins en moins au niveau national et il s'agit maintenant de se donner des moyens politiques, sur le plan régional et international, pour contrôler la mondialisation.»

Une université vieillissante mais différente

J.-M. Piotte a connu l'UQAM à ses débuts et l'a vu se transformer. Selon lui, l'UQAM, à l'instar de tout mouvement porteur d'idées et de changements qui s'institutionnalise, est devenue plus conservatrice. Oui, les changements ont été nombreux. «Personne n'avait prévu qu'il y aurait un jour une École des sciences de la gestion avec une taille plus imposante que celle de la Faculté des sciences humaines. Le corps professoral a aussi vieilli. Il est plus facile d'être de gauche à 20 ans qu'à 60 ans. Il faut que les vieux professeurs comme moi soient remplacés par des jeunes plus créatifs, plus dynamiques et plus critiques. Cela dit, l'UQAM a toujours un rôle à jouer par rapport aux autres

universités et peut-être que sa nouvelle direction aura la volonté de conserver ce qui fait sa différence. Le discours que tient le nouveau recteur, Roch Denis, sur l'importance de défendre une université publique, démocratique, accessible et innovatrice, est le discours qui prévalait au moment de la création de l'UQAM et je m'y reconnais.»

Quant aux étudiants, eux aussi ont changé, souligne-t-il. «À travers nos étudiants, on voit une partie de l'évolution de la société. Dans les années 60, les jeunes étaient très revendicateurs. Dans les cours que je donnais sur le marxisme, j'avais des groupes de 80 à 90 étudiants qui venaient de partout. Dans les années 80, on assiste à un reflux qui correspond à un mouvement plus général dans la société. Mais, tout cela a changé au cours des dernières années. Avec la mondialisation, on constate une radicalisation des étudiants et la renaissance d'un courant de revendications.»

Assumer son passé

Même si J.-M. Piotte ne croit plus à un changement radical de la société, il pense que l'on peut la transformer par la voie de réformes. On peut notamment lutter, affirme-t-il, pour une

économie qui ne serait pas centrée uniquement sur la productivité et qui tiendrait compte aussi des besoins sociaux. «C'est à des niveaux plus globaux, régional et international, qu'il faut faire preuve d'imagination et trouver des alternatives politiques car les États ont moins de pouvoirs qu'auparavant pour établir des politiques sociales et démocratiques. Qui aurait cru que l'Accord multilatéral d'investissement (AMI) serait mis de côté? C'est grâce à la mobilisation des jeunes qui sont aujourd'hui beaucoup plus ouverts sur l'international que ne l'étaient à 20 ans les gens de ma génération. Il y a là un courant nouveau.»

Non, J.-M. Piotte n'a pas renié ses engagements antérieurs. «Chaque individu, comme chaque peuple d'ailleurs, doit assumer l'intégralité de son histoire. Même si j'ai été intransigent à tel ou tel moment, je ne regrette aucun des combats auxquels j'ai été associé. Au début de ma carrière, j'étais perçu comme un personnage dangereux et ça m'a fermé des portes. J'ai toujours été minoritaire. De toutes façons, dit-il dans un éclat de rire, c'est facile d'être original au Québec, il suffit d'être de gauche!»

L'UQAM, le 22 octobre 2001